

CENTRE DE RECHERCHES ANGLO-AMERICAINES

TROPISMES

N° 9

"L'Argent"
comme échange symbolique

Publié avec le Concours du Conseil Scientifique
de l'Université Paris X - Nanterre

UNIVERSITE PARIS X - NANTERRE

1999

La circulation dans *Pamela*

1. Troc.

Permettez-moi de commencer en assénant une proposition qui a l'avantage d'être vraie superficiellement, et fausse profondément. Proposition n°1 : *Pamela* est le roman de la régression de l'échange monétaire, moderne mais libertin, au troc, antique et vertueux. Cette proposition fait du roman l'histoire banale d'une proposition d'achat (d'une servante par son maître), et du refus de vente de celle-ci, qui propose en échange, malgré ou sous ses protestations effarouchées, et finit par obtenir, le troc – donnant, donnant, une femme contre une bague au doigt. A ce titre, Pamela, notre héroïne, est l'idéal du moi de Fanny Hill, elle réussit à se vendre définitivement, et au meilleur prix.

Je n'ai pas inventé cette lecture cynique, qui est triviale : elle dénonce et dévoile la vérité sordide sous l'opium des sentiments religieux et du sentimentalisme de Richardson. Ce cynisme est si peu original qu'il est inscrit dans les rapports marchands de la société bourgeoise : voyez ce que dit le *Manifeste communiste* sur la complémentarité bourgeoise du mariage et de la prostitution. La vérité des rapports bourgeois entre les sexes est que ce sont des rapports d'échange entre deux marchandises : de la gratification sexuelle

La circulation dans Pamela

("resolving to gratify my passion for you at all adventures", p.230¹ : c'est ainsi que B formule sa menace de viol) contre de la considération sociale, du rang, ce que Jane Austen appelle "consequence" : pour Pamela, cela veut dire devenir l'égale de Lady Davers. Chacun des protagonistes (et il est important ici que le roman n'ait en réalité que deux personnages, qu'il se réduise à un dialogue, ou à un duel, même si c'est par témoins interposés : l'échange marchand a besoin de deux supports, ou rôles, ou actants, pour exister, et de deux seulement) cherche à obtenir le meilleur marché. Le roman n'est en réalité qu'une longue tractation : un marchandage.

On a donc deux marchandises, M₁, la gratification sexuelle et M₂, le rang, entre lesquels l'échange est inégal, d'où la longueur du marchandage, et sa difficulté. M₁ a une valeur d'usage temporaire, M₂ définitive. Le troc, M₁ contre M₂, ne permet pas de tenir compte de cette différence essentielle : il ne permet pas de faire le détail, de fractionner les deux marchandises, et de les échanger par quota : un peu de gratification contre un chouïa de rang social. D'où l'instabilité du résultat du troc, c'est à dire le mariage : une des deux parties comprendra qu'elle a fait une mauvaise affaire, mais elle le comprendra trop tard, car les liens sacrés sont en réalité des chaînes, comme celle qui entrave le couple de chiens dans la première gravure du *Mariage à la mode* de Hogarth : au mieux, cela finira dans l'ennui réciproque, au pire, dans le *fatto di sangue* cher à la presse quotidienne en Italie. Même si au début il y a désir, c'est à dire volonté réciproque de conclure l'échange, on arrivera vite à la seconde gravure du *Mariage à la mode*, où seuls des rapports d'argent (factures impayées, dettes de jeu) retiennent ensemble les deux époux. Incidemment, ces remarques cyniques augurent mal de l'après-roman pour Pamela. Ou plutôt non : c'est elle qui gagne au troc, elle aura eu ce qu'elle avait voulu, se consacrer à ses enfants et à ses œuvres, laissant B, sorti de son assagissement nécessairement passager, courir la prétentaine. Ces joies calmes mais solides valent bien que l'on supporte l'indifférence ou l'infidélité de B : au jeu du troc, c'est lui qui a perdu.

1 Toutes références à l'édition Penguin : S. Richardson, *Pamela*, Harmondsworth, Penguin, 1980.

Jean-Jacques Lecercle

Vous avez compris pourquoi j'ai dit que ma proposition n°1 était fausse : elle ne fait que répéter trivialement une idéologie dominante qui est grossièrement phallocrate. La division du travail entre les sexes passe par des rôles obligés. Toute femme (et donc aussi Pamela) est dépendante, à la fois sangsue, parasite d'un homme qui lui octroie le rang dont elle a besoin, et araignée, tissant sa toile pour capturer la bête – on connaît l'abondante métaphorique qui décrit cette situation : Mrs Mantrap ; elle possède la cage, il lui reste à capturer l'oiseau ; il a un fil à la patte, etc. Pamela n'est, de ce point de vue, qu'une version inconsciente ou cryptée d'Edith qui, dans *Dombey and Son*, capture M. Dombey, provoquant par là la catastrophe finale. Inversement, tout homme (et c'est bien de B qu'il s'agit, *l'uomo qualunque*, c'est pourquoi une initiale lui suffit, parce qu'elle a valeur générique) est volage et irresponsable. Il ne pense qu'à ça, et quand il a eu ce qu'il voulait (car il y a une seule chose que les hommes veulent), il pense à autre chose, ou plutôt à autrui... Peut-être alors, contre cette idéologie, qui investit massivement la langue de ses clichés, faut-il réhabiliter la lecture explicite que Richardson veut nous faire faire de son roman. D'où la Proposition n°2, tout aussi superficielle, et sans doute tout aussi fausse, mais moralement irréprochable : le sentimentalisme de *Pamela* n'est pas larmoyant, mais progressiste, comme chez Rousseau (qui, on le sait, admirait Richardson). Il dénonce une idéologie dominante phallocrate, et une pratique sociale qui combine l'exploitation et le snobisme. De ce point de vue, le roman dit la féminisation de B, sa conversion, sinon à la vraie religion, du moins à la vraie femme, qui, elle, a droit à un nom, et pas seulement à une initiale, un nom qui est aussi le titre du roman.

Le troc qu'impose Pamela a donc vertu moralisatrice : le mariage d'amour est le signe de l'adoucissement des mœurs. Vision courageuse, mais sottise, en ce qu'elle idéalise des rapports sexuels qui sont de toute façon devenus marchands, en ce qu'elle cherche à reconvertir trop vite, trop directement, en valeur d'usage ce qui est de toute façon valeur d'échange. De ce point de vue, l'issue du roman, où triomphe l'amour, contredit son déroulement, qui n'est qu'un long marchandage. De fait, une fois l'accord conclu, le roman se survit laborieusement, et devient fort ennuyeux. Chacun sait que le roman n'est lisible que tant que B

La circulation dans Pamela

menace de violer Pamela – rien n'est plus agaçant que les bêlements du loup devenu agneau. Mais on comprend pourquoi le roman se poursuit si longtemps après son *climax*, qui devrait être aussi sa chute : Richardson essaie de ramener le lecteur des rapports marchands (le marchandage a au moins un avantage : il suscite l'intérêt narratif) vers le troc, de la valeur d'échange à la valeur d'usage. Ce faisant il va à contre courant du monde qu'il décrit (ainsi font les moralistes), mais aussi des conventions narratives et du contrat de lecture. Une fois la tendre promesse échangée, le lecteur n'a que faire de la valeur d'usage amoureuse par elle produite, il lui suffit d'une phrase de conclusion : ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

C'est Fielding, le satirique, qui a narrativement raison, et non Richardson : c'est d'ailleurs pourquoi il apparaît plus "réaliste". Comme le troc est une forme d'échange inégale et instable, l'homme, qui s'y trouve perdant, cherche à s'en délivrer en introduisant l'argent dans le circuit : l'argent permet la quantification précise de la valeur et son fractionnement ; par là, il lie valeur et temps (on se souviendra que la théorie marxiste de la valeur fait de celle-ci une fonction du temps socialement nécessaire à la production de la marchandise : l'argent fait de la valeur d'échange une fonction du temps socialement consacré à sa consommation). Ce passage par l'équivalent général transforme la valeur en prix, et permet le calcul du juste prix, qui correspond à l'intervalle de temps juste. Le résultat est que si l'on veut qu'"amour" rime avec "toujours", il faut y mettre le prix, fournir, outre la gratification sexuelle, un supplément : cela s'appelle la dot (dont on sait l'importance thématique dans le roman bourgeois). Alors l'homme sera toujours insatisfait, puisque volage, mais il ne pourra plus se plaindre : il aura été payé pour ce que le mariage a de définitif. Et pour atténuer son insatisfaction, et gommer quelque peu ce définitif, il entrera autant de fois qu'il le pourra dans la relation monétaire symétrique de la dot, celle de l'achat, ou plutôt de la location, ce qu'on appelle la prostitution. La pratique ne se limite pas aux clients de Fanny Hill, ni au mari de *Mariage à la mode* : voyez Hugh Grant. Dans ces nouvelles relations, marchandes et monétaires, l'avantage appartient à l'homme, et non plus à la femme, puisque c'est par définition lui qui est maître de l'argent. Ou plutôt une division s'introduit entre les deux sexes : le

bellâtre loue les services de la servante ; le père offre le bellâtre en mariage à sa fille, comme chez Hogarth. L'intérêt de *Pamela*, de ce point de vue, est que notre roman brouille ces distinctions, sur lesquelles est effectivement fondé le roman bourgeois, voyez Thackeray : en obtenant la régression au troc, Pamela s'offre B pour rien. B se fait acheter, sans dot, mais toujours aussi définitivement, par la servante qu'il aurait dû louer. D'où ma troisième proposition, un peu moins fausse que la première, mais toujours aussi triviale. *Pamela* est le roman de la démocratisation du monde féminin : toute femme, même une servante, si elle sait s'y prendre, peut s'acheter un mari, même luxueux. La ruse compense l'absence de numéraire. Le retour au troc n'est pas archaïque, il est moderne, car contemporain de l'invention de l'escroquerie bancaire. Pamela est au mariage ce que Law était à la banque, sauf qu'elle réussit son coup, là où l'autre fit banqueroute. Je suis en train de dire que *Pamela* est une fable. Le loup et l'agneau n'y sont pas ceux que l'on pense, ou alors c'est l'agneau qui dévore le loup, et la fin du roman voit B en imbécile heureux, et Pamela en sainte nitouche élevée au rang de pimbèche, qui chapitrera son frère (c'est en effet sous ce jour qu'elle apparaît à la fin de *Joseph Andrews*) et mènera la vie dure aux jeunes servantes que B embauchera. Voyez dans cette interprétation, redevenue cynique, la revanche du candidat à l'agrégation, lui aussi pris dans un troc inégal (dix textes contre, peut-être, un diplôme) contre un roman qu'il a lu à contre-cœur.

2. Argent.

Si mes trois propositions étaient vraies, il serait beaucoup question d'argent dans *Pamela*, comme dans *Fanny Hill* et *Moll Flanders*. B proposerait à Pamela un prix de location, et celle-ci ferait monter les enchères. Mais en réalité, même si l'argent n'y est pas aussi inutile ou méprisé que dans *Robinson Crusoe* (mais l'on se souvient que Robinson, après avoir sermonné le lecteur sur l'inutilité de l'argent, empoche les trente-six livres trouvées dans l'épave), la situation dans *Pamela* est assez différente. B met très longtemps à faire des propositions chiffrées : il utilise plutôt un mélange de séduction,

La circulation dans Pamela

d'intimidation et de force. Cela nous pousse vers deux conclusions mutuellement exclusives. Ou bien B ne cherche pas à acheter Pamela parce qu'il la veut à très bon marché, c'est à dire gratis, exerçant ainsi le mythique droit de cuissage du seigneur (il y a là une autre régression archaïque à des rapports pré-marchands : avant le troc, l'appropriation guerrière). Ou bien il veut autre chose que la gratification sexuelle qu'est susceptible de lui donner le corps de Pamela.

A vrai dire, ma première hypothèse peut aussi se formuler à l'intérieur de rapports marchands : pourquoi B paierait-il ce qu'il peut se procurer gratuitement ? Cela s'appelle le vol, c'est à dire ici le viol, ou l'escroquerie, c'est à dire le faux mariage, *topos* de ce genre de roman. Il y a bien dans *Pamela* quelque chose de l'un comme de l'autre. B songe, et par deux fois, au viol, et en menace abondamment Pamela, qui le craint et envisage le pire (le Seigneur la jugera avec clémence, car il saura qu'au fond elle est restée pure). Le problème ici est que B est piètre violeur, qu'il n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout de ses intentions, alors qu'il y est presque, c'est à dire dans le lit de Pamela (quelques traces du dix-huitième libertin se laissent lire ici). Les parodies de *Pamela* sont ici plus réalistes : il faut quelque *deus ex machina*, et non l'attendrissement soudain du méchant, pour que Fanny, dans *Joseph Andrews*, évite le pire. Force est donc de transformer ma seconde hypothèse en une quatrième proposition : il semble bien que ce que B veut de Pamela, ce n'est pas la jouissance de sa personne, mais autre chose, un autre type de jouissance. Quant à l'escroquerie, c'est à dire le faux mariage, je rappelle pour mémoire que Pamela la craint (la chapelle au fond du jardin est-elle véritablement consacrée ?), mais B n'y songe même pas. Ma quatrième proposition s'en voit confortée.

Pourtant, l'argent joue bien dans *Pamela* un rôle qui n'est pas nul. Il est présent aux marges du roman. Les rapports entre B et Pamela, à la première page (p. 43) commencent par un don d'argent : "(he) gave me with his own hands four guineas, and some silver, which were in my lady's pocket, when she died." Les premières protestations d'affection de B, certes encore vagues, et couchées dans un langage de circonstance, accompagnent ce don d'argent. Et la boucle est bouclée à la fin du roman, lorsque Pamela reçoit de son mari un salaire, le salaire

de la vertu (on notera que ce salaire est en fait un traitement ; le mariage fait de Pamela un fonctionnaire : "I will allow you two hundred guineas a quarter, for your own use, and of which I expect no account" (p. 391)). Qui osera soutenir que le mariage, tel qu'il est représenté par le roman bourgeois, n'est pas une relation d'argent ? B parle ici à sa femme comme s'il était notaire, et Richardson est plus intéressé par la description de ces arrangements triviaux que par celle de l'emportement des sens des jeunes mariés (et pourtant – *Pamela* a ceci de commun avec les romans libertins qu'il nous introduit à plusieurs reprises dans la chambre de l'héroïne, et dans son lit : c'est là que Lady Davers indignée surprend les épousés).

Et puisqu'il est question de contrat, en voici un, explicite et non plus métaphorique, rapporté par Pamela dans une lettre à sa famille, au trente-septième jour de son emprisonnement. Les articles envoyés par B à sa prisonnière, et auxquels elle répond, colonne par colonne (pp. 227-231 ; cf. annexe) sont un véritable contrat, sinon de mariage, du moins de location. Avec possibilité de location-vente, puisque l'article sept dit : "I may, after a twelvemonth's cohabitation, marry you." Le modal permet à l'acheteur potentiel de se dédire – on comprend que Pamela ne se laisse pas prendre à un subterfuge aussi grossier. Un vrai contrat, donc, pour deux raisons. 1) Les articles deux et trois font des propositions chiffrées : un capital argent (ce que les contrats d'assurance pour la vie appellent en Grande Bretagne "a lump sum") de 500 guinées, et un capital sous forme de biens immobiliers représentant 250 livres de rente par an. Un notaire ne serait pas plus précis. 2) Le vocabulaire des articles, comme celui de la réponse de Pamela, est largement emprunté à l'économie politique. B s'exprime en termes de "value" (p. 229), ou de "terms so advantageous to you" (p. 320). Pamela répond en invoquant "millions of gold" (p. 228), "wicked terms" (ibid.), "honest poverty" (p.229), "finery purchased with guilt" (ibid.), "the price of my honesty" (ibid.). Bien sûr, on aura noté que si Pamela, dans sa réponse, utilise le vocabulaire de l'argent, c'est par métaphore, alors que B, quant à lui, s'exprime littéralement. Mais cette métaphore est convenue, elle dit l'importance de l'argent et de l'échange de valeurs dans les rapports entre les sexes : le principal bijou

La circulation dans Pamela

de Pamela est sa vertu – cette métaphore faisait déjà sourire, et l'on sait ce qu'étaient pour Diderot les bijoux indiscrets.

B parle, dans ce texte étonnant, argent : capital et intérêt. Pamela répond viol et prostitution, mettant ainsi à nu la réalité brutale qui se cache derrière ce contrat. Ce passage, qui parle explicitement d'argent, qui propose un échange monétaire, justifie mes propositions les plus cyniques. Et pourtant, je tenterai de montrer qu'il engage, au niveau le plus littéral, un autre échange, qui est l'essentiel de cette scène et du roman tout entier : un échange de textes, en tant que les textes seuls sont porteurs d'affect. Une explication du passage attribuera d'ailleurs bien vite à l'un comme à l'autre acteur des arrière-pensées. L'article le plus important est l'article un, où B laisse percevoir sa jalousie à l'égard de M. Williams, le pasteur qui a pris en amitié Pamela prisonnière – il laisse donc aussi percevoir qu'il a un fil à la patte. Et Pamela, dans sa réponse à cet article dit, pieux mensonge et ironie dramatique, "I know not the man breathing I would wish to marry" (p. 228) (à moins qu'elle ne veuille épouser un mort, il y a donc bien un homme, et qui respire, et qu'elle veut épouser : c'est par dénégation qu'elle prétend ne pas le connaître). Bref, cet échange monétaire couché en termes légaux cache l'habituelle querelle entre les amants, *a lover's tiff*. D'où ma cinquième proposition, vraie, mais sans doute banale : ce qui circule dans *Pamela*, ce n'est pas de l'argent, c'est du texte. Ma quatrième proposition était une hypothèse heuristique. La cinquième la précise et la conforte.

3. Texte.

Le texte du contrat est exemplaire de cette circulation textuelle : deux colonnes s'opposent et se répondent sur la même page. Si l'on cherche des textes qui, matériellement, ressemblent à celui-ci, on se tournera vers les commentaires talmudiques (mais la disposition est différente : le texte sacré est entouré de ses commentaires, il y a donc une hiérarchie entre texte premier et texte second), ou vers *Glas* de Derrida (mais c'est sur deux pages, et non une, qu'Hegel et Genet dialoguent). En réalité la seule image de ce qui aurait pu être un

dialogue banal (où la réponse *suit* la question, et ne lui fait pas pendant), est celle que donne une comptabilité en partie double, *crédits* à gauche, *débets* à droite. A moins qu'on ne décide d'y voir un calligramme, métaphore visuelle de la communication orale, dans laquelle deux textes se marient et se contredisent, deux voix s'élèvent dans une joute verbale, un *agôn*, à la fois jeu et plaidoirie (et voici le petit lapin et la belette exposant chacun leur position devant le lecteur Raminagrobis). Bref, ce texte est métaphorique de ce qu'on appelle noblement l'échange communicationnel. Ou plutôt, il en est l'anti-métaphore : la représentation littérale, jusque dans le refus de communiquer. Car cet échange, comme tout échange agonistique (et tous les échanges sont agonistiques) est bien sûr truqué et cache à peine un rapport de force. Physiquement, B domine Pamela (ou du moins il menace de le faire – dans ce texte précisément). Mais textuellement, c'est Pamela qui mène le jeu : le texte est inséré dans une lettre de Pamela à ses parents, et la colonne où B fanfaronne n'est là que comme faire-valoir de la réplique de Pamela, qui interpelle le lecteur dans la position qu'occupe sa famille indignée. Rapporter les paroles de son adversaire pour mieux les étouffer dans son propre discours, c'est une technique élémentaire du terrorisme philosophique. Les sophistes en savent quelque chose, eux qui enseignaient la technique, et qui en ont fait les frais depuis vingt-cinq siècles. L'idée que Pamela est héritière des sophistes me ravit : je la reprendrai.

Ces articles littéralisent donc une métaphore constitutive du roman, qu'on formulera en énonçant deux lemmes de la cinquième proposition (voici que je me prends pour Spinoza : les vertiges de l'économie politique me donnent l'illusion de procéder *more geometrico*). Lemme n°1 : le texte, c'est de l'argent ; lemme n°2 : derrière le rapport sexuel entre B et Pamela, il y a en réalité un rapport textuel, qui est comme le premier un rapport marchand.

Explorons ce rapport marchand. On pourrait commencer par imaginer que ces lettres dont le texte est fait et qui ne cessent de circuler (de Pamela à ses parents, mais aussi à B) sont les marchandises qui s'échangent entre B et Pamela, ou que B cherche à s'approprier. Comme l'on sait, il les demande avec insistance, et Pamela ne les cède que par fragments, avec parcimonie : elle ne les donne

La circulation dans Pamela

toutes que lorsqu'elle se donne elle-même, la transaction finale conclue. B, de ce point de vue, se comporte en capitaliste. Petit producteur lui-même, il cherche à s'agrandir en absorbant la concurrence, c'est-à-dire en lançant une OPA sur Pamela, qui, elle, produit les lettres à la chaîne. En l'épousant, il acquiert, comme tout capitaliste, ce qui est nécessaire à la production et à la reproduction, au cycle de la circulation du capital marchand : une force de travail et des moyens de production, c'est à dire une femme qui écrit sans cesse, véritable stakhanoviste de l'écriture, et qui a plus qu'un brin de plume, qui sait écrire et mettre en scène sa propre histoire. Le problème est que mon analyse ne marche pas jusqu'au bout, qu'elle se termine en aporie. Mariée, Pamela n'écrira plus, surtout pas à son époux, et le texte du roman, qui s'éternise, finira lui-même par se tarir. On a plutôt l'impression que ce que B achète, c'est le silence de Pamela : il l'épouse, parce que c'est le seul moyen qu'il a trouvé de la faire taire.

D'ailleurs, je vous fais remarquer que mon lemme n°1 ne dit pas que le texte est une marchandise comme une autre : il dit que c'est la marchandise réduite à sa valeur d'échange, l'équivalent général, cette marchandise abstraite qu'est la monnaie. Il s'agit donc d'une marchandise sans valeur d'usage mais qui, une fois convertie dans l'échange, permet à ceux qui y participent de retrouver une valeur d'usage. Dans l'échange qui unit B à Pamela, cette valeur d'usage visée, c'est l'affect. Ce que B veut obtenir, ce n'est pas tant le corps de Pamela que son affection (ce qui prouve au moins qu'il a bon fonds, qu'il est convertible, comme le billet de banque, même s'il n'est pas toujours franc). Le problème pour B est que cette valeur d'usage ne se laisse pas atteindre directement : pour l'acquérir, il faut passer par autrui, entrer dans un rapport d'échange. La division sexuelle du travail interdit l'autarcie affective. Les deux partenaires de cet échange sont toujours déjà séparés, les deux parties de l'androgynie ne peuvent faire autre chose que d'échanger non pas l'affect directement ($M_1 = M_2$), mais en passant par un équivalent général, le texte, la lettre ($M_1 = A = M_2$). On pourra ici évoquer Jean-Joseph Goux et ses numismatiques² (sur le thème de la crise de l'équivalent général, il développe la corrélation des

2 J.-J. Goux, « Numismatiques », in *Freud, Marx : économie et symbolique*, Paris, Seuil, 1973.

équivalents généraux, dans les différents champs de l'activité symbolique : or – parole – phallus – monarque – père). On pourra aussi coucher ce que je viens de dire en termes lacaniens : parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ça parle. En termes plus directs, on soutiendra qu'un affect n'atteint son objet que parce qu'il se dit (le silence a ici, comme ailleurs, double valeur : stupidité de la non verbalisation ; mais aussi verbalisation paroxystique de la communion des amants, qui se passe de mots).

On voit ici en quoi ma première proposition était fautive, car l'on peut maintenant concevoir la supériorité éclatante de l'échange monétaire sur le troc.

1) Le troc est stupide, il s'épuise vite dans la consommation de la valeur d'usage. Ou plutôt, c'est l'homme qui est stupide ; la femme, elle, est rusée, qui sait préférer les solides certitudes du rang social au plaisir fugace. Que devient l'objet unique de mon sentiment, une fois que je l'ai obtenu, sinon l'unique objet de mon ressentiment ? L'échange monétaire, lui, ne s'épuise jamais : l'argent, parce qu'il circule et n'est jamais consommé, permet des rapports sans fin, comme la colonne de Brancusi. Richardson a inventé le roman épistolaire, le seul roman qui ne finit jamais, comme les analyses freudiennes (et voyez à quelles extrémités il s'est laissé aller avec *Clarissa*). Je pourrais coucher cela aussi en termes lacaniens : l'argent est l'objet du désir, qui toujours rebondit parce qu'il n'est jamais assouvi. Pamela sous la couette n'est qu'une servante parmi bien d'autres ; Pamela épistolière promet des jouissances infinies – non du plaisir mais de la jouissance, qui diffère indéfiniment le plaisir.

2) L'échange monétaire est formellement égalitaire. Il libère les partenaires du rapport de force physique et social et les met l'un face à l'autre, sur le même pied. Même s'ils en profitent pour se quereller, pour jouer à l'*agôn*, pour tenter de s'imposer mutuellement un système de places hiérarchiques. Ce n'est que par le texte que Pamela est l'égal de B, qu'elle peut non seulement recevoir son affect, mais le lui retourner.

3) L'échange monétaire est réciproque, contrairement au v(i)ol et à l'achat. Cette réciprocité permet à l'affect de se transformer en sentiment, c'est à dire en amour. La féminisation, ou la conversion, de

La circulation dans Pamela

B passe par l'échange textuel ; l'éveil du sentiment amoureux chez Pamela aussi. Il y a là un argument pascalien : pour tomber amoureux, prenez votre plume et écrivez des lettres – même si ce sont des lettres d'aversion, ou de protestation, ce seront toujours des lettres d'amour.

On comprend aussi, plus clairement que précédemment, pourquoi ce roman n'a besoin que de deux personnages (plus quelques pâles pantins, hormis peut-être Mrs Jewkes : seuls les méchants sont intéressants). L'échange communicationnel est conçu sur le modèle de l'échange monétaire : deux participants, mais pas plus, sont requis par la structure, ainsi que des signes conventionnels (des billets, bancaires ou doux), convertibles en valeurs d'usage – ainsi, le signe se convertit en sens, la lettre en affect.

Allons encore un peu plus loin. Au début, l'échange marchand était inégal, B achetait Pamela. L'échange textuel, lui, est égal : nos deux héros s'écrivent, communiquent. Mais ce n'est pas entièrement exact, pour une raison déjà évoquée : les lettres de B sont incluses dans celles de Pamela, encadrées par elles comme des tableaux dans des tableaux. Et si B écrit toujours à Pamela, celle-ci *lui* écrit rarement, et beaucoup *sur lui*, à ses parents. Les objectifs de nos deux locuteurs, de nos deux capitalistes, sont donc différents. La métaphore monétaire va nous permettre, une fois encore, de les distinguer.

B est un épistolier pingre et constipé. Il écrit peu – le strict minimum. Car il préfère, c'est un homme, l'action et le rapport de vive voix. Son intérêt, lorsqu'il écrit, est direct et immédiat : il veut, contre son texte, un retour d'affect. Sa position est celle du *capital marchand*, dont le cycle s'écrit M-A-M. De l'affect est converti en texte, qui est converti en affect. Ou encore : j'investis mon affect dans du texte, et ce texte me procure de l'affect. Pamela, elle, passe son temps à écrire. Tout chez elle passe par le texte, elle semble ne vivre que pour raconter ce qu'elle a vécu. Et qu'a-t-elle à faire d'autre dans sa prison ? Ou bien, si l'on imagine une version dépressive de la chose, Pamela est comme Amiel écrivant son journal (et pourtant, elle ne raconte pas tant ses états d'âme que des actions extérieures : notre épistolière n'est pas tellement tentée par l'introspection, elle a besoin d'un public, elle a besoin de la situation d'échange). Sa position est celle du *capital argent*, du financier plutôt que du marchand. Le cycle s'écrit alors A-M-A'.

J'écris, et ce que j'écris est converti en affect, par exemple chez mes parents, qui se désolent et s'indignent, et chez B, qui est exaspéré avant d'être ravi. Cet affect que je provoque me permet de continuer à écrire, et d'écrire encore plus (le prime indique un supplément).

D'où ma sixième proposition, laquelle remplace la première (elle est peut-être tout aussi fausse, mais je la trouve moins triviale). Le roman retrace le passage du troc au capital marchand puis au capital argent, à travers la métaphore centrale du texte-argent. Plutôt que "retrace", je devrais d'ailleurs dire "récapitule", comme on dit que l'ontogénèse récapitule la phylogénèse, dans la célèbre thèse de Haeckel. Autre façon de dire que *Pamela* n'est pas seulement contemporain de Law, mais aussi de Smith et de Ricardo. Une structure profonde monétaire préside à la naissance du roman en tant que genre – on comprend alors pourquoi les métaphores narratologiques sont parfois d'apparence notariale : on parle investissement, contrat de lecture, etc.

On pourrait développer ma sixième proposition en une troisième partie de leçon d'agrégation médiocre. On verrait dans ce mouvement métaphorico-monétaire, que *Pamela* récapitule, une forme d'abyème. Ce mouvement, du troc au capital argent, décrirait celui qu'effectue la littérature en devenant consciente d'elle-même, c'est à dire en s'affranchissant du genre de discours auquel elle emprunte ses caractéristiques formelles : dans le cas du roman épistolaire, on a commencé par envoyer des lettres à des correspondants réels, faute de parler ou d'agir directement ; puis l'on cède aux charmes du genre épistolaire, car le texte permet à l'affect de circuler, au plaisir d'être indéfiniment différé et de se faire jouissance ; enfin le genre épistolaire se fait roman, représentation consciente et joueuse de l'échange d'affect textuel, impliquant, par métalepse, non seulement deux personnages qui s'écrivent, mais aussi un auteur et un lecteur. La sixième proposition aurait alors un lemme : *Pamela* est un roman abyème en ce qu'il récapitule, par anticipation, la phylogénèse du genre romanesque.

Mais vous savez déjà tout cela, qui n'est même pas nécessairement vrai (et si les lettres avaient toujours-déjà, par anticipation, été des romans, voyez Cicéron). Je passe donc à autre chose.

4. La *mêtis* de Pamela.

La question naïve dont je suis parti (Pamela est-elle héroïque ou sainte-nitouche, sincère ou hypocrite dans la défense de sa vertu ?) cachait une question économique : qu'est-ce qui circule dans le roman, qu'est-ce qui y a de la valeur ? La réponse étant : le texte lui-même, car le roman est l'histoire d'une séduction, et d'une conversion, textuelles. La question naïve, ou plutôt la lecture naïvement cynique qui en est issue, recèle pourtant, comme on l'a vu, une idéologie phallocrate, qu'il ne suffit pas de dénoncer, mais dont il faut aussi montrer l'efficace, c'est à dire la nécessité. Pourquoi cette division sexuelle du travail entre force et ruse, la sainte-nitouche finissant par manœuvrer le benêt ? Et pourquoi cette division textuelle du travail entre un homme principalement lecteur et une femme principalement auteur ?

Pour analyser à nouveaux frais les relations structurelles entre les deux personnages, qui sous-tendent cette division du travail, je vais me demander ce qui fait courir, ou plutôt écrire, Pamela, quel *conatus* la fait persévérer dans quel être. Et je suggérerai une réponse délibérément anachronique. L'hypocrisie supposée de Pamela, loin d'être un défaut féminin, est la marque de l'intelligence rusée, de cette *mêtis* que les Grecs tenaient dans la plus haute estime, et qu'ils chérissaient comme un don des dieux. Parce qu'elle est maîtresse de la lettre, Pamela mène le jeu – c'est qu'elle fait preuve de *mêtis*.

Je vous renvoie au livre de Détiéne et Vernant³, qui reconstruit l'anatomie du concept. Vertu typiquement grecque, la *mêtis* s'incarne dans un ensemble de stratagèmes, de tours d'adresse ou de techniques de leurre ou de persuasion qui permettent au physiquement faible de combler son handicap et de triompher du fort. On comprend pourquoi il m'importe de dire que Pamela est l'héritière des sophistes : c'est que le sophiste est le technicien de la *mêtis*, dont le *trickster* cher à Lévi-Strauss est le meilleur représentant (ce qui me permet d'avancer, à titre provisoire, la septième proposition : Pamela n'est pas une sainte nitouche, mais un *trickster*). Le champ de la *mêtis*, c'est l'*agôn*,

3 M. Détiéne et J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence : la mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

concours sportif, combat ou joute verbale. Le résultat de son application est l'inversion du rapport des forces. L'incarnation grecque de la *mêtis*, le Pamela grec, c'est bien sûr Ulysse, l'homme aux mille tours (et l'on voit ici que la ruse cesse d'être une caractéristique strictement féminine). Vous me direz que j'exagère, que j'anachronise. Certes, mais je me défendrai en faisant remarquer que, né dans une société où la pêche et la chasse ont une place centrale, le concept de *mêtis* emprunte ses métaphores à des techniques qui leur sont liées, comme le travail de l'osier et le tissage. On trame, on tresse, on combine une *mêtis* comme on tisse un filet ou comme on tresse une nasse. Ou encore, puisque ces métaphores sont à l'origine du concept de texte, comme le sophiste tresse et entrelace ses discours à des fins de persuasion. Pamela fait preuve de *mêtis* en tant précisément qu'elle est technicienne du texte.

La *mêtis* ne s'incarne pas seulement en des personnes, humaines ou divines, Ulysse ou Athéna, mais aussi en des animaux, car ici aussi le faible échappe souvent au fort par ruse. Le renard, bien sûr, mais aussi le poulpe s'esquivant derrière son nuage d'encre, font preuve de *mêtis*. Cette métaphorique animalière rejoint et fonde partiellement celle du sens commun, que j'ai déjà évoquée (le femme hypocrite et mangeuse d'homme est une araignée). Elle va me permettre de récapituler les trois étapes de ma lecture du roman.

Première étape, celle de la lecture immédiate, que cherche à imposer Richardson. Pamela est une oie blanche ou un agneau. Sa sainte patronne, ou son idéal, est la vierge martyrisée. Sa vertu principale est la sincérité et l'absence d'artifice, *artlessness*. Elle s'en remet à la Providence, car Dieu saura la reconnaître pour une des siennes. B, lui, occupe la place symétrique du loup, grand et méchant, de Satan ou de n'importe lequel de ses avatars.

Deuxième étape, celle de la lecture cynique : si elle est aussi superficielle que la précédente, c'est parce qu'elle en est l'image en miroir. Pamela est l'araignée qui capture ses proies par passivité active, et les lettres tissent sa toile. Sa sainte patronne est Mrs Mantrap, ou Becky Sharp (dont elle est la grand-mère respectable). Sa vertu principale est l'artifice (*an artful hussy*). Ses stratagèmes sont d'autant plus rusés qu'ils ont les apparences de l'innocence : comment séduire

La circulation dans Pamela

son patron en trente-six lettres. Elle sacrifie à la fortune, non pas au sens du hasard, mais au sens monétaire. Quant à B (B comme Booby, naturellement, voyez Fielding), c'est la mouche ou l'oiseau qui entre dans la cage.

Troisième étape, qui décrit le *conatus* des deux personnages, celui de l'échange et de la circulation textuelle, de la séduction mutuelle, sans gagnant ni perdant. Pamela est le poulpe, symbole de la *mêtis* féminine, qui engage la lutte en prenant la tangente, inverse le rapport des forces et installe la communication. Sa sainte patronne est Athéna, et sa vertu principale, la forme que prend son intelligence, est l'efficacité rhétorique, comme chez les sophistes. Elle place toute sa confiance dans le texte, arme dans la lutte et champ de bataille tout à la fois ; et son objectif est le sentiment, affect dont l'échange textuel permet la circulation. B est alors l'autre pôle nécessaire de cette structure, l'autre participant à l'échange, le renard qui se laisse prendre à ses stratagèmes parce que ce sont aussi les siens – le renard, emblème de la *mêtis* masculine.

D'où ma huitième proposition, qui n'est peut-être pas vraie, mais qui est bien trouvée : Pamela est un poulpe, B un renard. Je vous laisse imaginer ce que sera le fruit de leur union : cela s'appelle du métissage.

Le vecteur de la *mêtis*, comme de toute pratique humaine intelligente, est la parole. La confrontation entre Pamela et B, autour de laquelle se construit le roman, définit une situation pragmatique d'échange et de circulation de parole. Dans cette situation, B est bien sûr dans la position du lecteur (ce qu'il est effectivement, matériellement, dans le roman) : arrogant, cherchant à imposer son sens par imposture, c'est à dire à influencer sur la suite de l'histoire, attendant du texte un bénéfice de sens, comme d'affect ; mais aussi, et aussi nécessairement dupe, c'est à dire interpellé à sa place par l'auteur, et converti pour son plaisir à la lecture que celui-ci lui impose. Et Pamela est dans la position de l'auteur, dont la prolifération du texte guide le lecteur vers l'interprétation qu'elle vise, qui donc en impose à celui-ci, mais en douceur, par *mêtis*. Ceci nous donne un schéma de circulation, dans lequel, curieusement (mais il y a derrière cela une théorie de la lecture) le lecteur provoque le sens et l'interprétation, à partir de ses désirs et de ses attentes, construit donc l'histoire qu'il lit,

Jean-Jacques Lecercle

pour mieux se laisser guider par l'auteur, dont la *mêtis* a déjà prévu et les attentes du lecteur et le meilleur moyen de ne pas les satisfaire, afin que la lecture continue, et le plaisir s'accroisse, tout au moins jusqu'au *climax*, du texte ou de la relation sexuelle. Dans la symbolisation marxienne, cela donne la chaîne : M (sens et affect proposés par B) – A (texte produit par B pour imposer ce sens et cet affect à sa partenaire) – M' (affect et sens produits chez Pamela par les injonctions de B – le prime indique ici un déplacement, sinon un accroissement : la réaction de Pamela n'est pas celle que visait B (à moins que...)) – A' (texte de réplique produit par Pamela, qui à son tour va imposer à B son sens et son affect). Un dernier tiret indique que le schéma est infini, et ne prendra fin que lorsque les affects s'accorderont, c'est à dire jamais, ou par convention :

M – A – M' – A' -

Comme il faut bien que je m'arrête moi aussi, voici ma neuvième proposition, plus vraie, et moins intéressante que la précédente : Pamela est une figure de l'auteur, B du lecteur, et le roman est un apologue du contrat de lecture en tant qu'échange monétaire et investissement capitaliste.

Décidément, on n'échappe pas à la troisième partie d'une leçon d'agrégation médiocre.

Jean-Jacques Lecercle
Université de Cardiff

PAMELA;

never had the least encouragement from me; and I believe his principal motive was the apprehended duty of his function, to assist, so contrary to his apparent interest, an innocent person, in distress. You may, sir, the rather believe me, when I declare, that I know not the man breathing I would wish to marry.

II. As to your second proposal, I reject it with all my soul. Money, sir, is not my chief good: may God Almighty desert me, whenever I make it so; and whenever, for the sake of that, I can give up my title to that blessed hope which will stand me instead, at a time when millions of gold will not purchase one happy reflection on a past mis-spent life!

III. Your third article, sir, I reject for the same reason; and am sorry you could think my poor honest parents would enter into their part of it, and be concerned for the management of an estate, which would be owing to the prostitution of their daughter. Forgive, sir, my warmth on this occasion; but you know not the poor man, and the poor woman, my ever dear father and mother, if you think, that they would not much rather chuse to starve in a ditch, or rot in a noisome¹⁷⁷ dungeon, than accept of the fortune of a monarch, upon such wicked terms. I dare not say all that my full mind suggests to me on this grievous occasion. But indeed, sir, you know them not; nor shall the terrors of death, in its most frightful forms, ever make me act unworthy of such poor honest parents!

228

for him, in preference to me: then I will offer the following proposals to you, which I will punctually make good.

II. I will directly make you a present of five hundred guineas, which you may dispose of as you please; and will give it into the hands of any person you shall appoint to receive it; and expect no favour from you till you are satisfied in the irrevocable possession of it.

III. I will likewise directly make over to you a purchase I lately made in Kent, which brings in 20*l.* per annum, clear of all deductions. This shall be made over to you in full property to you and your descendants for ever. Your father shall be immediately put into possession of it in trust for you and yours. And I will make up deficiencies, if such should happen, to the amount of that clear yearly sum, and allow your father, besides, fifty pounds a-year, for his life, and for that of your mother, for his care and management of this your estate.

Twelve o'Clock, SATURDAY Noon

Just now he has sent me up, by Mrs Jewkes, his proposals. They are, my dear parents, to make me a vile kept mistress. So here are the *honourable intentions* all at once laid open! But you will see how they are accommodated to what I should have most desired, with regard to your welfare, could I have honestly promoted it. I have answered, as I'm sure you will approve. I fear there will be nothing sufficient to ruin me, and though my poor strength may not be sufficient to defend me, yet I will be innocent of crime in the sight of God; and to him leave the avenging of all my wrongs.

I shall write to you my answer against his articles; and hope the best, though I dread the worst. But if I should come home to you Pamela, and encourage her to look up to your worthy faces, for the short remainder of her life. Long, I am sure, I shall not survive my ruin be not more owing to my misfortune than to my fault.

HIS PROPOSALS

The following ARTICLES are proposed to your serious consideration. Let me have an answer, in writing, to them. Only remember, that I will not be trifled with, and that what you give for answer, will absolutely decide your fate, without expostulation or further trouble:

I. If you can convince me, that the hated Williams has had no encouragement from you in his address; and that you have no inclination

MY ANSWER

Forgive, sir, the spirit your poor servants is about to shew in her answer to your ARTICLES. Not to be warm, and in earnest, on such an occasion, would shew a degree of guilt, that my soul abhors. I will not trifle with you, sir, nor act like one who is doubtful of her own mind, in a point that wants not one moment's consideration. And I therefore return the ANSWER following, let what will be the consequence:

I. As to the first article, sir, it may be-
love me (that I may not deserve, in your opinion, the appropriate terms of *forward*, and *artful*, and such-like) to declare solemnly, that Mr. Williams

PAMELA;

serve my honour and then, if I cannot escape the violence of man, I can safely appeal to the great God my only refuge, with this consolation, that my will bore no part in the violation.

comply upon terms so advantageous to you, and so beneficial to your father and mother, and other friends, than to be mine without condition or equivalent.

VII. Give me leave to say, sir, that to the ceremony you call foolish, you yourself owe your being, and the mother, my dear and ever honoured lady and mistress, who bore you. Would she, sir, think you, have stooped to be the mistress of the person and fortune of a king on such terms? For her sake, as well as for God's sake, let me beseech you, sir, it is all I beg, to be allowed to return to my native poverty unviolated. I heard you once say, that a certain great commander, who could live upon lentils, might well refuse the bribes of the greatest monarch; and, I hope, as I can contentedly live in the meanest manner, that I am above making an exchange of my honesty for all the riches of the Indies.

Give me leave to say, In answer to what you hint, that you may, in a twelvemonth's time, marry me, if you shall be satisfied with my good behaviour that this weighs less with me, if possible, than any thing else you have said. For, in the first place, there is an end of all merit, and all good behaviour, on my side (if I have now any) the moment I consent to your proposals. And I shall be so far from

230

OR, VIRTUE REWARDED

IV. Your fourth article I take upon me, sir, to answer as the second and third. If I have any friends that want the favour of the great, may they ever want it, if they are capable of desisting it on unworthy terms.

V. I do assure you, sir, that I have greater pride in my honest poverty and meanness, than I can have in dress and finery purchased with guilt. Believe me, sir, I think such things less become the low born Pamela, than the rings your good mother raised me from. Your rings, sir, your solitaire, your necklace, your ear-rings, and your buckles, will better befit some lady of degree, to whom you may give a lawful claim to them than me. To lose the best jewel, my virtue, would be poorly recompens'd by the jewels you propose to give me. What should I think, when I looked upon my finger, or saw in the glass, those diamonds on my neck, and in my ears, but that they were the price of my honesty; and that I wore those jewels outwardly, because I had none inwardly? When I come to be proud and vain of gaudy apparel, and outside finery, then (which I hope will never be) may I rest my principal ground in such trifles, and despise in them the more solid ornaments of a good fame and a chastity inviolate.

VI. I know, sir, by woeful experience, that I am in your power: I know all the resistance I can make will be poor and weak, and perhaps stand me in little stead: I dread your will to ruin me as great as your power: yet, sir, will I dare to tell you, that I will make no free-will offering of my virtue. All I can do, poor as that may be, I will do, to pre-

231

IV. I will, moreover, extend my favour to any other of your relations, that you may think worthy of it.

V. I will order patterns to be sent you for choosing four complete suits of rich clothes, that you may appear with reputation, as if you were my wife. And I will give you the two diamond rings, and ear-rings, the solitaire, and diamond necklace, and buckles that were bought to present to Miss Tomlins, if the treaty of marriage that was so near taking place between her and me had been brought to effect and will confer upon you still other favours, as I shall find myself oblig'd, by your affection and good behaviour.

VI. Now, Pamela, will you see what a value I set upon the free-will of a person already in my power; and who, if these proposals are not accepted, shall find, that I have not taken all these pains, and risked my reputation, as I have done, with-

OR, VIRTUE REWARDED

nify to me your complacence, *expecting* such an honour, the
and this you need only to do pronounce, that I should be n
by desiring to see me, I will *worthy* of it. What, sir, wo
instantly set about securing world say, were you to marri
to you the full effect of these harlot? That a man of you
proposals. One word only should stoop, not only to mis
more: If, my dear girl, you low-horn Pamela, but to marry
value yourself, your friends, born prostitute?
or my favour, let me ex-
perience a grateful return on
this occasion: and I will for-
give you all that's past!